



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Débat

Psychanalyse et théories queer ou l'inconscient en eaux troubles. Pour une clinique mineure



Psychoanalysis and queer theories or the unconscious in troubled waters. For a minor clinic

F. Bourlez

ESAD Reims, 12, rue Liberge, 51100 Reims, France

INFO ARTICLE

Historique de l'article :
Disponible sur Internet le 20 novembre 2020

Mots clés :
Inconscient
Théories queer
Littérature mineure

Keywords:
Unconscious
Queer theories
Minor literature

RÉSUMÉ

Contexte. – L'article se situe à mi-chemin entre investigations méta-psychologiques et déconstructions du genre.

Objectifs. – Il s'agit de montrer l'articulation qui se noue entre deux champs d'investigation du corps et de la sexualité afin d'établir la nécessité d'une rencontre constructive entre les champs disciplinaires convoqués. L'article insiste sur la pertinence des théories queer pour continuer à pratiquer la clinique psychanalytique de manière éthique, soit en connexion avec le réel politique et les discriminations rencontrées par les minorités LGBTIQ++.

Méthode. – La méthode employée passe par une prise en charge de quelques références incontournables dans l'un et l'autre champ et par leur confrontation systématique à travers trois scansion temporelles. La méthode s'efforce de rendre compte de la transdisciplinarité nécessaire pour continuer à penser avec la psychanalyse et les queers. Par la lecture de Deleuze et Wittig, avec Freud et Lacan, elle tente de développer une clinique mineure.

Conclusion. – Loin de tout angélisme réconciliateur, l'article souhaite démontrer la nécessité d'un dialogue afin de renouveler l'éthique à l'œuvre dans la praxis psychanalytique et d'en expurger certains a priori.

© 2020 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

ABSTRACT

Background. – The article occupies a halfway point between meta-psychological investigations and gender deconstructions. It aims at questioning the relevance of queer theories for the practice of the clinical practice of psychoanalysis.

Objectives. – We attempt to show the articulation between two fields of investigation of the body and sexuality in order to establish the need for a constructive meeting between the disciplinary fields convened. The article insists on the relevance of queer theories in order to continue to practice psychoanalytic clinic in an ethical way, either in connection with the political reality and the discriminations encountered by LGBTIQ++ minorities.

Method. – The method used involves a systematic comparison of a few essential references in both fields.

Conclusion. – Far from any pious reconciliation, the article wishes to demonstrate the need for a dialogue in order to account for the ethics at work in psychoanalytic praxis.

© 2020 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Surdité en trois actes ?

Le dialogue des théories féministes, des théories du genre et des théories queer avec le champ psychanalytique existe depuis

Adresse e-mail : fabrice.bourlez@gmail.com

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2020.10.015>

2542-3606/© 2020 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

longtemps. Il est pour le moins tendu, voire houleux. On serait parfois tenté de le qualifier de dialogue de sourd.e.s ! Difficile d'en préciser le déroulé historique complet tant il est vaste et à ramifications multiples¹.

Je souhaiterais prendre en compte ce dialogue afin de complexifier et le travail avec l'inconscient et les perspectives militantes. Dans un cas comme dans l'autre, il me semble fondamental de réfléchir aux enjeux éthiques de la position occupée. Plutôt que de répéter les griefs des queers à l'endroit des psychanalystes (Preciado, 2020), plutôt que de se réfugier dans les théories freudo-lacaniennes pour dénoncer l'infondé de leurs critiques à l'égard de la *talking cure* (Leguil, 2015), je préférerais prendre le risque de déstabiliser les concepts à l'œuvre dans la clinique afin de l'ouvrir aux minorités en tous genres. Il me semble urgent, pour l'avenir de notre praxis, non seulement d'adopter une position explicitement ouverte, amicale ou bienveillante quant aux dites minorités sexuelles, mais aussi, et surtout, de parvenir à entendre ce que ces mêmes minorités reprochent aux praticien.ne.s de l'inconscient afin de repenser les concepts à l'œuvre dans la prise en charge des sujets que nous rencontrons. À l'inverse, se limiter à s'appuyer sur la communauté, la militance et les formes d'amitié ou de colère qui leur sont propres pour renier en bloc un travail subjectif par la parole ne m'apparaît pas non plus comme une solution enviable pour faire face à la souffrance psychique. Bref, cette contribution ne vise ni à alimenter les oppositions ni à prôner les réconciliations entre des champs opposés, mais à avancer dans une position précaire à la limite des certitudes des un.e.s et des autres.

Précisons un peu le cadre de ce dialogue en désignant trois scissions successives. D'abord, un moment pionnier où les balises sont posées. La conceptualisation du genre, en tant que rôle ou construction sociale, est postérieure à la méta-psychologie freudienne et à ses avancées quant au sexe et à la sexualité. Il aura fallu attendre les années cinquante pour qu'émerge la notion de genre aux États-Unis dans les travaux du sexologue John Money. Néanmoins, force est de reconnaître que la psychanalyse a, depuis son orée, largement contribué à thématiser la féminité, l'hétérosexualité ou l'homosexualité (Laufer, 2014).

Le deuxième temps envisage la psychanalyse, à l'heure de son triomphe lacano-structuraliste, comme un support du patriarcat. Dans le sillage des mouvements de Mai 68 et des libérations sexuelles qui s'ensuivirent (droit à la pilule contraceptive, dépénalisation de l'avortement puis de l'homosexualité), une critique incisive de la psychanalyse, en tant que discipline tout entière orientée par la loi, le phallus et la castration, donc comme savoir polarisé, d'abord et avant tout, autour de la figure masculine, voire autour du Père, a été avancée par des militantes féministes et des partisan.e.s de la lutte pour la libération homosexuelle (Deleuze & Guattari, 1972 ; Hocquenghem, 1972 ; Irigaray, 1974 ; Wittig, 2001...).

Enfin, troisième épisode, les cartes ont été rebattues pendant la crise du sida. Face à l'immobilisme moral et face à l'indifférence criminelle des gouvernant.e.s, l'urgence de repenser l'intelligibilité des corps et des sexualités dans leurs liens avec le pouvoir s'est faite sentir aussi bien dans les assemblées militantes que sur les campus universitaires. Dès 1990, trois textes pionniers des théories queer étaient parus aux États-Unis (Butler, 1990 ; De Lauretis, 2007 ; Sedgwick, 1990). Chacun d'entre eux convoquait une déception tangible à l'endroit de la discipline freudienne.

Ces jalons temporels posés, essayons-nous, à présent, à tracer une géographie de ce dialogue à partir du contemporain.

¹ Donnons néanmoins quelques jalons importants de ces échanges : Irigaray, 1974 ; Mitchell, 1974 ; Rubin, 2010 ; Saez, 2005.

Au bain du genre et de la psychanalyse ?

D'un côté comme de l'autre, on a affaire à des archipels : il n'y a pas une théorie du genre unifiée (Butler, 2014) tout comme la psychanalyse n'existe pas en tant que telle (Safouan, 2010). Les flots bouillonnants des (dé-)constructions du genre baignent des formats d'analyse plus ou moins radicaux et très diversifiés (Dorlin, 2008), voire opposés (militants, idéologiques, anthropologiques, cinématographiques, sociologiques, philosophiques, littéraires...). De même, celles et ceux qui prennent pour boussole l'inconscient arpentent des territoires d'envergure et de tailles très différentes. En fait, pour reprendre la perspective ouverte par Lacan, chaque clinicien.ne ne s'autorise jamais que de sa propre pratique (Lacan, 1967, p. 247). Il est *despsychanalystes*, plus qu'il n'y a *lapsychanalyse*.

Malgré tout, d'un bout à l'autre de ce double archipel, voguent des embarcations aux voilures et aux vitesses difficilement comparables. Dès le début de l'exercice de la discipline, les psychanalystes ont bel et bien multiplié les cas cliniques, les explications et les diagnostics à propos desdites minorités sexuelles (Ayouch, 2014 ; Freud, 1910 ; Freud, 1920). Peu à peu, ces dernières se sont décidées à répondre, à mettre à la question ces théorisations de leurs existences (Fassin, 2005). De façon toujours plus explicite, grâce au genre et à ses dérivés, les théories psychanalytiques se sont donc vues remises en cause, au risque de passer parfois aujourd'hui pour de pures et simples élucubrations conservatrices (Bourcier, 2018). Face aux diagnostics, les queers et les féministes contre-attaquent et se moquent. De leur côté, les psychanalystes se défendent et rétorquent. Sur ces eaux-là, tantôt ça tanguent, tantôt ça éclabousse, tantôt ça chavire.

Quand on fréquente (c'est mon cas) les milieux associatifs et militants LGBTQI++², il n'est pas rare de rencontrer une véritable animosité à l'endroit du champ psy. À croiser certain.e.s membres des plus ouvertes et respectables écoles psychanalytiques (c'est aussi mon cas), à prêter l'oreille aux sous-entendus de leurs discours et de leurs institutions, il n'est pas rare non plus de tomber sur une homophobie ou une transphobie à peine cachées. Il m'arrive de me demander quel « coming out » est le moins simple à performer : celui de psychanalyste au sein de la communauté LGBTQI++ ou celui de gay au sein des associations psychanalytiques...

Filons la métaphore et tentons de naviguer à la limite de telles eaux archipélagiques, sans chercher à retourner vers la terre ferme. L'exercice s'avèrera peut-être épuisant, il n'en est pas moins salutaire. La cacophonie et les malentendus s'accumulent depuis plusieurs dizaines d'années, la trajectoire est incertaine. La destination demeure néanmoins réjouissante. Elle est double : d'un côté, reformuler l'éthique à l'œuvre dans une cure à partir des critiques et des griefs que lui ont adressés les minorités concerné.e.s et, de l'autre, offrir un espace pour se nommer, un lieu où faire entendre la singularité de son désir, un temps pour articuler l'irréductibilité de son devenir à toute appartenance communautaire.

Il ne s'agit ni d'un simple jeu théorique raffiné ni d'un combat idéologique. Il ne s'agit pas non plus de réduire à une position d'énonciation les combats des minorités queer. Dans un cas comme dans l'autre, il y va d'une prise en compte du réel à l'œuvre dans les cures comme dans les luttes. Comment se mène une cure ? Comment s'entend ce qui s'y dépose ? Comment y découvre-t-on le désir ? À l'heure actuelle, poser la question du genre et de la diversité des orientations sexuelles aux clinicien.ne.s, c'est les interroger non seulement d'un point de vue conceptuel sur la manière dont leur pratique s'inscrit dans le dispositif de la

² Le sigle signifie lesbienne, gay, bi, trans, queer, le « ++ » laisse la porte ouverte aux autres identités à venir dans la communauté.

sexualité cher à Michel Foucault (Foucault, 1976). Mais c'est aussi et surtout les questionner sur leurs façons d'interpréter, sur leurs silences, sur leurs bienveillances, sur ce qu'elles et ils soutiennent au décours d'une cure. Ce genre de positionnement n'est ni abstrait ni théorique. La vie même de la praxis et celle des rencontres auxquelles elle donne lieu en dépendent.

Notre embarcation n'est pas stable. Certes. Les courants qui la brassent la malmènent. Sans doute. Par gros temps, les vagues qui déferlent sont violentes. Bien sûr. Elle ne coule pas pour autant. En revanche, estimer que la psychanalyse incarne une troisième voie imperméable aux critiques queer, aux déconstructions du genre et aux réflexions féministes, croire qu'elle resterait miraculeusement étanche aux conservatismes des partisan.e.s de la tristement célèbre Manif Pour Tous ou prétendre qu'elle matérialiserait un ailleurs aussi ferme qu'impassible dans la réflexion sur le sexe et la sexualité (Leguil, 2015), est la meilleure manière de répéter le geste ambigu de Freud quant aux homosexualités. Ce geste menace sans cesse de nous faire boire la tasse.

Persistence des bouchons d'oreille

Revenons à notre première scansion. Au fond, c'est depuis son commencement que la psychanalyse semble ne prêter qu'une oreille lointaine aux réflexions issues du champ des homosexualités et desdites minorités sexuelles. Comme si ce savoir, ne la concernait pas. Dès *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Freud écrit : « Les homosexuels de sexe masculin, qui de nos jours, ont entrepris une action énergique contre la limitation imposée par la loi à leur activité sexuelle, aiment à se faire présenter, par les porte-paroles de leur théorie, comme une variété sexuelle distincte dès le départ, comme des degrés sexuels intermédiaires, comme un troisième sexe. Ils seraient des hommes auxquels des conditions organiques auraient, dès le germe, imposé de trouver le plaisir avec l'homme et refusé de le trouver avec la femme. Autant, par considération d'humanité, on souscrit volontiers à leurs revendications, autant on peut à bon droit se montrer réservé à l'égard de leurs théories qui ont été établies sans tenir compte de la genèse psychique de l'homosexualité. La psychanalyse offre les moyens de combler cette lacune et de mettre à l'épreuve les affirmations des homosexuels. Elle n'a encore pu s'acquitter de cette tâche qu'auprès d'un nombre restreint de personnes. » (Freud, 1910, p. 161) Pareille déclaration condense autant d'heureuses perspectives que d'inconfortables exaspérations. Il y a là un nouage effectif entre la psychanalyse naissante et ce qui, à l'époque, ne s'appelle pas encore théories du genre ou théories queer. Mais ce nouage est d'une ambiguïté foncière.

D'un côté, Freud souhaite le bien de l'humanité et son ouverture de pensée est remarquable. Il souhaite que chacun.e vive à sa guise. Pour ce faire, quand on est homosexuel, mieux vaut avoir des droits. Mais, d'un autre côté, malgré sa souscription aux revendications contre les limitations légales de leur activité sexuelle, Freud refuse une quelconque validité intellectuelle aux porte-paroles des théories et aux affirmations des homosexuels. D'un revers de la main, le savoir psychanalytique remballé ce qui ne lui convient pas, se montre à bon droit réservé, comble les lacunes, met à l'épreuve, rappelle la genèse psychique de l'homosexualité. Malgré l'humanité, le soutien, l'affection, la compréhension, ici, la psychanalyse semonce, tance, péroré, explique, éconduit, décide : elle sait.

Depuis lors, le schéma ne cesse de se répéter (Melman, 2007 ; Winter, 2010). « Les enfants, autorisation de jouer à l'eau ! Mais, pour apprendre à nager, un seul garde-côte de dame psychanalyse ! ». De quel droit ? Pourquoi la psychanalyse saurait-elle mieux dire ? Comment pourrait-elle mieux décrire la stigmatisation, le rejet, la peur, la honte, l'injustice ? La genèse de

leurs amours et de leurs désirs, la vérité de ce qu'elles et ils estiment être, de ce qu'elles et ils voudraient devenir n'appartiennent-elles pas, d'abord et avant tout, à celles et ceux qui sont concerné.e.s au premier chef ? En se privant, a priori, de leurs théories, de leurs explications, de leurs manières de s'exprimer et de critiquer, on les exproprie de leurs pensées et on pose le savoir psychanalytique comme hermétiquement constitué.

L'ambiguïté du geste freudien ne cesse de nourrir la colère et la déception desdites minorités. Celles-ci se voient à la fois invitées à vivre, s'aimer et s'allonger, tout en étant priées de se taire (Wittig, 2001). Les voici dépossédées de la vérité de leur propre parole sur leur être et de son efficacité politique. Pour le dire plus simplement, la logique à l'œuvre se résumerait alors par un simple : « cause toujours, tu m'intéresses ! ».

Vouloir préserver la psychanalyse des remises en cause politiques propres aux militantismes LBTQI++, ne pas considérer les origines et les violences qui rassemblent ces luttes ou ne pas saisir l'engagement et l'inscription sociale des cures psychanalytiques elles-mêmes (Leguil, 2015), c'est faire en sorte que dame psychanalyse demeure drapée de son énigmatique silence de pythie fatiguée. Autrement dit, cela revient à priver, une fois de plus, la vénérable centenaire du sonotone qui l'aiderait à mieux ouïr les sirènes d'alarme de notre contemporain. Bref, rester sourd.e aux queer, c'est noyer la vieille en lui plongeant la tête sous l'eau, tout en étant convaincu.e qu'elle est insubmersible. . .

Malgré l'ambiguïté de la position freudienne face au savoir minoritaire, on a récemment pu démontrer de manière convaincante qu'un Freud « friendly » envers les homosexuel.le.s était historiquement tout à fait repérable dans ses actes comme dans ses textes (Le Corre, 2017). Il ne faut pas moins tenir compte des innombrables réinterprétations conservatrices du corpus freudien (Ayouch, 2014). Autant ne pas le nier : pareilles ré-interprétations sont rendues possibles par Freud lui-même et donnent une partie de leurs contours aux territoires psychanalytiques. Elles constituent une portion conséquente de sa propre élaboration et de celle de nombres de ses successeur.s.e.s. Le chant des clichés sexistes, quant à la féminité ou la masculinité, celui des condamnations directes ou indirectes de l'homosexualité, notamment son assimilation à une perversion, celui des innombrables équations, où transsexualisme équivaut à psychose, tous ces refrains ont été entonnés explicitement dans tant de cas cliniques, dans tant de propositions méta-psychologiques et dans tant de déclarations publiques de nos expert.e.s de l'inconscient que, malgré la nuance des tissures, face à l'insistance de ces lamenti, un tel unisson ne parvient pas à être passé sous silence (Ayouch, 2014 ; Fassin, 2005). On finirait presque par admettre l'existence de sirènes au sein des mers de l'inconscient. La légende raconte que le chant de ces êtres hybrides entraînait les marins vers la mort. . .

Il est évident que Freud était un homme de son temps. Ses considérations sur l'Œdipe, sur la féminité ou sur l'homosexualité s'inscrivent dans les préjugés et les avancées de la Vienne 1900. Là réside aussi bien la radicalité que la limite de son texte. Ainsi, celui-ci peut systématiquement résonner soit sur un mode majeur, soit mineur. En fonction d'une même partition, ce qui s'écoute varie considérablement : les exécutant.e.s ont donc un rôle de premier ordre. En proposant de lire à présent les textes psychanalytiques avec les textes queer, l'objectif serait d'enrayer le ronron ternaire des valse viennoises pour que leurs tempi accompagnent la diversité de celles et ceux dont le mode de vie n'est pas majoritaire.

Miner le « straight » : la mer à boire ?

Appuyons-nous maintenant sur notre deuxième balise temporelle. Gilles Deleuze et Félix Guattari ont donné leurs lettres de noblesse à cette distinction du mineur et du majeur dans le champ

de la littérature. Leur œuvre constitue, en général, un puissant remède philosophique contre toute lecture bourgeoise, familialiste ou privée de l'inconscient. Critiquant le freudisme et ses reprises structuralistes au lendemain de Mai 68, sans jamais se défaire de la libido, le philosophe et le psychanalyste invitent à révolutionner la notion même de sujet afin de rencontrer des « machines désirantes ». Celles-ci opèrent des coupures, tranchent dans la matière libidinale, produisent le désir. « Une fois déposée l'unité personnelle et spécifique du vivant, un lien direct apparaît entre la machine et le désir, la machine passe au cœur du désir, la machine est désirante et le désir est machiné » (Deleuze et Guattari, 1972, p. 339). Autant dire que les deux auteurs ont pour ambition de faire subir une « révolution matérialiste » (Deleuze et Guattari, 1972, p. 89) à la psychanalyse. Aujourd'hui encore, les lire s'avère particulièrement utile pour alimenter un travail critique et engagé dans la clinique (Gabarron-Garcia, 2018).

De façon plus précise, dans leur livre sur Kafka, les deux auteurs s'efforcent plutôt de montrer comment se dessinent au sein de l'espace littéraire, selon une étrange topologie, des modalités d'écriture différentes en fonction de la place que l'on occupe dans le monde et dans le langage. Selon eux, certains écrivains déploient une langue majeure, d'autres nous invitent à expérimenter une littérature mineure. De la sorte, Deleuze et Guattari ne consolident pas une opposition binaire : le majeur (le mal) contre le mineur (le bien). Mais ils s'efforcent de montrer l'intérêt du minoritaire pour l'exercice même de la lecture et pour les usages du langage qui en découlent. Ce glissement du majeur vers le mineur se retrouve au cœur de l'œuvre kafkaïenne, comme à chaque fois qu'une minorité s'empare d'une langue majeure : les mots surgissent dans la tension entre l'impossibilité d'écrire et celle de ne pas écrire. En l'occurrence, Kafka, juif du ghetto de Prague, n'a pas d'autre choix que de s'emparer de la langue de Goethe pour la porter à un degré d'intensité jusque-là inouï. « Puisque le vocabulaire est desséché, le faire vibrer en intensité. Opposer un usage purement intensif de la langue à tout usage symbolique ou même significatif ou simplement signifiant. » (Deleuze et Guattari, 1975, p. 35) Deleuze et Guattari ne définissent jamais vraiment le majeur ou le mineur. Ils décrivent davantage les soubresauts qui s'emparent d'une langue quand elle devient mineure. Ils détaillent les opérations à travers lesquelles passent le sens, la représentation, la désignation, voire le langage lui-même, dans cette torsion du majeur vers le mineur.

Prise sous cet angle, l'expérience littéraire nous aide à mieux manier l'ambivalence du texte freudien que j'évoquais plus haut. En effet, à suivre Deleuze et Guattari, la littérature majeure assoit le pré carré du sens. Elle assure leur stabilité aux mots et aux concepts. Elle leur donne une dimension symbolique. Le majeur pourvoie l'ordonnement. Il rassure. Il fixe. Il conserve.

On brosse donc sans peine la figure d'un freudisme majeur, s'accrochant aux stades, à la castration, à l'Œdipe, à la différence des sexes, distribuant la parole, validant les constructions des un.e.s et refusant l'attention aux autres, tout en ne s'apercevant même pas de ses propres préjugés hétérosexistes. À l'heure actuelle, se plonger dans les textes psychanalytiques, non pas en tant qu'analysant.e, ni en tant qu'analyste, mais en tant que gay, lesbienne, queer ou trans demeure un exercice déconcertant. Au fond, celles et ceux qui appartiennent à une minorité « vivent dans une langue qui n'est pas la leur, [...] connaissent mal la langue majeure dont ils sont forcés de se servir » (Deleuze et Guattari, 1975, p. 35). Cela vaut bien sûr quand on navigue en psychanalyse comme sur bien d'autres mers.

Dire que nos sociétés sont hétéronormatives ne se réduit pas à affirmer qu'elles éduqueraient nos gestes, nos regards, nos amours, nos réactions et nos réflexes pour qu'ils se calent sur le modèle du couple hétérosexuel (Sedgwick, 1990). C'est assurer, d'une part, que ce modèle n'est pas naturel et, d'autre part, que notre manière

même d'agencer la pensée passe par le prisme de cette fiction hétérosexuelle. Cette dernière équivaut alors comme un a priori silencieux de la réflexion. Elle détermine la grammaire, le code et le lexique primordiaux au sein desquels chaque discours vient à s'énoncer. L'hétérosexualité est encore, malgré les ouvertures et les avancées de nos sociétés, ce mode premier, majeur, sur lequel retentit chacun de nos airs, chacune de nos pensées, chacune de nos constructions. En réaction au structuralisme de « La pensée sauvage » de Claude Lévi-Strauss, l'écrivaine proto-queer Monique Wittig formulait, dès 1978, une critique au vitriol de la pensée « straight » soit, selon la polysémie du mot anglais, pensée qui va droit, qui est directe et immédiate, mais aussi hétérosexuelle. Wittig écrit : « Et bien qu'on ait admis ces dernières années qu'il n'y a pas de nature, que tout est culture, il reste au sein de cette culture un noyau de nature qui résiste à l'examen, une relation qui revêt un caractère d'inéluclabilité dans la culture comme dans la nature, c'est la relation hétérosexuelle ou relation obligatoire entre « l'homme » et « la femme ». Ayant posé comme principe évident, comme une donnée antérieure à toute science, l'inéluclabilité de cette relation, la pensée « straight » se livre à une interprétation totalisante à la fois de l'histoire, de la réalité sociale, de la culture et des sociétés, du langage et de tous les phénomènes subjectifs » (Wittig, 2001, p. 71).

Le matérialisme lesbien de Wittig perçoit la relation hétérosexuelle comme un bastion de domination politique des plus insidieux : s'il est inévitable, c'est parce qu'il n'est jamais thématiqué, jamais perçu, encore toujours adscrit comme préférence au champ d'une sexualité intime et privée, régentée par la reproduction de l'espèce. En réalité, l'hétérosexualité vaut comme une arme politique inconsciente au creux de chacune de nos représentations, comme inévitable tenant et aboutissant de la pensée en train de se faire. Où que l'on se tourne, un apprentissage opère sa domination et « la pensée dominante refuse de se retourner sur elle-même pour appréhender ce qui la remet en question » (Wittig, 2001, p. 43). À cor et à cri, on réclame de la différence des sexes aussi bien en méta-physique, en biologie qu'en psychanalyse. L'évidence de l'ordre patriarcal et les dominations qui l'accompagnent se reproduisent ainsi à bas bruit. En se revendiquant lesbienne, Wittig abandonne purement et simplement la catégorie de femme, car cette dernière fait encore trop le jeu de la différence des sexes et du patriarcat. À suivre son raisonnement, parce qu'au ban d'une société qu'elles refusent et dont elles exècrent la violence, « les lesbiennes ne sont pas des femmes » (Wittig, 2001, p. 77). Cet aphorisme aussi lapidaire que paradoxal dérouté, « en attendant, les concepts hétéros se minent » (Wittig, 2001, p. 76).

Clinique mineure : vers une science des opprimé.e.s

Le mineur n'a donc pas trait qu'aux minorités, aux différent.e.s, aux exclu.e.s, aux habitant.e.s des marges. Le mineur est un processus de dé-formation en mesure de déjouer la violence des oppressions explicites et implicites. Il s'agit aussi bien de comprendre que les peuples mineurs, leur langue, leur littérature, mais aussi leur clinique, attaquent, creusent, traquent et trouvent la consistance et la solidité de ce qui semblait inflexible de toute éternité : la différence des sexes, l'ordre symbolique, le désir, la jouissance, le phallus, la castration, la femme... À croiser Deleuze et Guattari avec Wittig, l'ordre de la langue et le sens des mots, l'unité et l'intimité du sujet privé, le corps et la sexualité se voient métamorphosés de l'intérieur par le mineur. Ils deviennent autant de territoires en mouvement perpétuel à explorer à nouveaux frais afin de relancer l'expérience du savoir tiré de l'inconscient.

À l'instar des vagues de la mer qui minent la falaise, les peuples mineurs détruisent les résistances, sapent les bases, quitte même à

devoir poser des explosifs. Aussi, réussir à entendre et à accueillir ce qui vient des marges correspond à prendre le risque de percevoir l'orthodoxie « straight » à l'œuvre dans la discipline psychanalytique. Quitte à ne plus voir qu'elle... Prenons notre courage à deux mains et demandons-nous combien d'ouvrages, combien d'articles, combien de séminaires ou de colloques sur le couple, sur le mariage, sur la famille, sur le phallus, sur la pulsion, sur la castration, sur la mère, sur le nom-du-père, sur la femme, sur son fantasme, j'en passe et certainement des meilleures... ont été pensés, rédigés, prononcés, du début à la fin, exclusivement d'un point de vue hétérosexuel (Un exemple entre mille : [Arpin, 2016](#)) ? Il ne s'agit pas de se prêter à cet exercice pour plaider davantage de proportionnalité dans la représentation des minorités, mais, de manière plus profonde et plus féconde, pour subvertir cette matrice hétérocentrée de la psychanalyse et faire valoir une « science des opprimé.e.s » ([Wittig, 2001](#), p. 74) qui ne puisse plus être répudiée d'un revers de la main.

Le moment queer de la psychanalyse ?

Pareille science des opprimé.e.s déploie à sa façon les leçons de notre troisième balise. Elle vaut comme une clinique mineure qui ne renie ni l'inconscient, ni la libido, ni même le phallus ou la castration. Mais elle en dissèque avec scrupule les présupposés et les ombres. Elle ne se limite plus à accueillir des analysant.e.s, mais aussi des analystes LGBTQI++.

Je ne compte plus le nombre de fois où l'on m'a demandé pourquoi je m'acharnais à ce point à revendiquer publiquement être « psy et pédé ». Peut-être parce que le trouble persistant qu'engendre cette déclaration continue de révéler quelque chose quant aux sous-entendus de la cure ? À l'inverse, qu'un grand analyste soit présenté comme le mari de la fille de Jacques Lacan n'a jamais étonné ou dérangé personne... du moins, pas du point de vue de la révélation explicite de l'orientation sexuelle du praticien en question !

Si l'on tire les conséquences de *l'Épistémologie du Placard* d'Eve K. Sedgwick, l'étonnement devant le « coming out » public d'un.e thérapeute, comme de n'importe quel autre professionnel.le, ne fait que signer l'hétéronormativité du dispositif thérapeutique et de la société dans son ensemble. Déclarer son appartenance à la communauté LGBTQI++ n'est pas synonyme d'aveu. À chaque sortie du placard, on refuse que le vilain petit secret ne perdure. On affirme une part de ce que l'on est pour ce qu'elle est : l'orientation de son désir, de ses pratiques. On en assume la banalité singulière sans en rougir. On ne vaut ni plus ni moins qu'un autre. Cependant, à chaque fois, le jeu de la parole, du dicible et de l'indicible, de la gêne et de l'embarras, du mieux vaut ne pas savoir et de la soi-disant neutralité des discours y sont mis à l'épreuve. La performance langagière, à mi-chemin du public et du privé, « je suis pédé » réinterroge la circulation de la parole au lieu de l'Autre. Elle en fait un terrain de luttes et de pouvoir. Or, c'est sur ce même terrain langagier que chaque cure s'appuie.

Bien entendu, pratiquer la clinique sur le mode mineur ne signifie pas forcer les thérapeutes à se désigner comme appartenant aux marges ni supposer qu'elles et ils seraient, par ce simple fait, plus aptes à entendre celles et ceux qui y vivent. En revanche, cela resitue l'exercice et les vulnérabilités de celles et ceux qui s'y prêtent. Sur la scène psychanalytique comme sur celle de la militance, le ressort premier est celui du dire. Dans un cas comme dans l'autre, ne pas taire libère et met en danger. Quoi de plus précaire que le dire ? Ici, par une étrange torsion, les deux registres de parole, celui de la militance et celui de l'association libre, dégagent le silence de l'analyste de toute accointance avec une éventuelle réserve moralisatrice. Ils lui ôtent toute connivence avec la discrétion pudibonde. Ils

prémunissent son tact des relents conservateurs. L'Autre, le trésor des signifiants, le garant de l'ordre symbolique, fait de chaînes et de différences n'est plus neutre. Il se voit radicalement problématisé. Assumer d'appartenir à une minorité, le déclarer, en être fier, c'est tenter de faire circuler les rapports de pouvoir et d'appropriation de la parole selon une trajectoire nouvelle. Les mots découvrent alors leurs liens avec les choses. Les paroles ne sont plus seulement des ombres. Elles se transforment en arme. Elles métamorphosent notre quotidien. Elles illuminent notre passé. Elles tissent du possible pour demain. On subvertit pour ne plus subir.

En s'appliquant à faire la généalogie des non-dits et des utilisations des concepts méta-psychologiques, on débusque leur compromission avec les oppressions ([Ayouch, 2018](#)). On s'efforce de comprendre en quoi et pourquoi ils doivent être repensés, retravaillés, reformulés, s'ils veulent retrouver le mordant et l'incidence nécessaires au traitement psychique des subjectivités. Mettre en garde contre l'usage majeur ou « straight » de la psychanalyse n'implique donc pas de jeter le bébé avec l'eau du bain. Le mea culpa psychanalytique face à des positions tantôt passésistes, tantôt vieillottes sur le champ des sexualités et du genre constitue une première avancée ([Castanet, 2013](#)). Mais l'on est en droit d'attendre davantage.

En fait, les critiques queer des textes psychanalytiques condamnent leur usage trop souvent rétrograde du complexe d'Œdipe, leur homophobie larvée, l'hétéronormativité de leurs sous-entendus et quant à leur attachement à la différence des sexes ([Saez, 2005](#)). Autant d'occasion de relancer la praxis du côté de la subversion. Autrement dit, les queer n'attendent pas que des excuses, elles et ils méritent une réinvention de la pratique. Non seulement pour repenser la clinique des nouvelles formes de parentalités, non seulement pour dépathologiser le champ des identités trans et des homosexualités, mais aussi pour accueillir le désir de chacun.e, quelle que soit son orientation, pour que chacun.e parvienne à trouver le courage de se nommer.

Un rêve, un fantasme, l'objet pulsionnel et la plasticité de la pulsion, voire la pulsion de mort elle-même, s'avèrent sans doute autant de formations, de réalités psychiques, hautement queer ([Edelman, 2013](#)). D'ailleurs, aller parler chez quelqu'un.e, quelle que soit son orientation sexuelle, c'est renoncer à la décence pour faire face au réel de l'angoisse, du hors-sens, du vide. Si par queer, on s'efforce de désigner ce qui se refuse à rentrer dans le droit chemin, ce qui demeure rétif à toute tentative de normalisation, ce qui défie toute identification ferme et définitive ([Bourcier, 2018](#)), alors il y a toujours du queer dans nos vies psychiques. Quand l'inconscient s'ouvre, le plus intime, le moins avouable — ses petites saloperies, ses ambitions médiocres, ses mesquineries sordides, ses bassesses honteuses, ses jouissances dégueulasses et ses terreurs secrètes — se mêlent au désir le plus vif, à la vérité la plus tranchante.

Nos vies psychiques sont bizarres, étranges, incapables de respecter un quelconque modèle de normalité, elles ne cessent de remettre en cause le freudisme majeur. Une relecture queer de nos inconscients est possible à l'endroit même que Lacan épinglait par sa formule célèbre du « il n'y a pas de rapport sexuel ». Toutefois que l'étrangeté des manifestations de l'inconscient résonne avec le queer ne sauve pas les analystes de toute encombre pour autant. Celui ou celle qui dirige la cure n'a pas seulement à mettre entre parenthèses la somme de ses préjugés. Il lui faut calculer la place que cette dernière lui attribue au champ de l'Autre. Liquider ses préjugés, se revendiquer ouvert, capable d'entendre ne suffit pas. Il s'agit de s'interroger sur le rôle politique de notre écoute et sur la manière dont on écoute.

Qu'on ne se méprenne, il n'est pas question d'édulcorer la force de l'aphorisme lacanien pour en faire un usage politiquement

correct (Zizek, 2018). Penser une clinique mineure ne signifie pas vouloir jouer à la police des mers. Faire de l'espace de la cure un espace « safe », un espace protégé pour celles et ceux qui ne parlent pas bien le « straight », ne doit pas se confondre avec un exercice surmoïque où l'analyste devrait connaître tous les codes et les comportements mineurs, être passé par tous les détroits et les caps des discriminations pour pouvoir exercer. En revanche, c'est s'autoriser à quelques exercices d'impertinence. Cet « il n'y a pas de rapport sexuel » ne résonne-t-il pas la plupart du temps sur un mode hétérosexuel, n'est-il pas joué selon un accord présupposant toujours déjà deux et seulement deux sexes ? S'inquiéter des différentes nuances et déclinaisons de ce non-rapport en fonction de la multiplicité des corps sexués et de la panoplie des relations qu'ils peuvent tisser, donne un éclat nouveau à la formule. Pareil éclat ne chatoie pas seulement des couleurs de la vie psychique du sujet, il prend les infinies nuances politiques d'un drapeau arc-en-ciel.

Penser l'espace de la cure de manière mineure, c'est s'atteler à une tâche impossible : ce qui s'y joue défait les certitudes réflexives, ruine la pureté du concept. Sur ces eaux-là, on prend en charge l'insupportable. Le plus souvent, d'ailleurs, on va chez le psy, comme on se rend aux urgences. C'est question de vie ou de mort. La psychanalyse ne croit pas aux cités heureuses ou aux lendemains qui chantent. Pas de volontarisme. Pas de bonnes intentions. Elle s'attache plutôt à faire avec l'incurable, avec le noyau dur qui vient signer la singularité du désir de chaque sujet et qui l'empêche de marcher au pas cadencé des exigences de la biopolitique contemporaine (Laurent, 2016).

Si la communauté LGBTQI++ constitue un espace protégé pour se dire, se rencontrer, s'aimer, élaborer des stratégies de défense face aux insultes et aux discriminations, bref un lieu de vie possible, elle ne gomme ni la violence du monde extérieur ni celle à laquelle chacun.e a affaire en son for intérieur. Ces deux types de violence sont sans doute liés. Vouloir accompagner les minorités LGBTQI++, c'est pouvoir garantir à chacun.e de trouver les moyens pour penser la place qu'elle occupe dans la communauté et celle qu'elle incarne en-dehors. L'exercice mineur de la psychanalyse ne se contente pas de rajouter du sens au sens, de produire des élucubrations brillantes ou des formulations fascinantes. Il ne se limite pas non plus à militer. Il déconstruit, il resignifie, il repolitise l'espace et le temps de la clinique. Il offre ainsi une occasion unique à chacun.e de construire des armes pour faire avec la violence de l'Autre et pour écrire un traité de paix avec soi-même. « Et pourtant, dit Neville, ces eaux retentissantes au-dessus desquelles nous bâtissons nos plate-formes fragiles sont moins inconsistantes encore que les cris sauvages, inconséquents et faibles qui nous échappent, quand nous tentons de parler, quand nous raisonnons, quand nous prononçons ces mensonges : "Je suis ceci... je suis cela..." Le langage ment. » (Woolf, 1931).

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Référence non citée

[De Lauretis, 2007].

Références

- Arpin, D. (2016). *Couples célèbres. Liaisons inconscientes*. Paris: Navarin.
- Ayouch, T. (2014). Psychanalyse et mauvais genre : La tentation de l'ontologie. In G. Leduc (Ed.), *Masquerading : Comment faire des études-genre avec de la littérature ?* (pp. 89–102). Paris: L'Harmattan.
- Ayouch, T. (2018). *Psychanalyse et hybridité, genre, colonialité, subjectivations*. Leuven: Leuven university press.
- Bourcier, S. (2018). *Queer zone redux*. Paris: Éd Amsterdam.
- Butler, J. (1990). *Trouble dans le genre*. Paris: La découverte (2005).
- Butler, J. (2014). Théorie du genre. Judith Butler répond à ses détracteurs. In *Bibliobs* (Disponible en ligne : <https://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20131213.OBS9493/theorie-du-genre-judith-butler-repond-a-ses-detrateurs.html>).
- Castanet, H. (2013). *Homoanalysants : Des homosexuels en analyse*. Paris: Navarin.
- De Lauretis, T. (2007). *Théories queer et culture populaire. De Foucault à Cronenberg*. Paris: La dispute.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1972). *L'anti-œdipe. Capitalisme et schizophrénie I*. Paris: Minuit.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1975). *Kafka. Pour une littérature mineure*. Paris: Minuit.
- Dorlin, E. (2008). *Sexe, genre et sexualités*. Paris: PUF.
- Edelman, L. (2013). *L'impossible homosexuel*. Paris: Epel.
- Fassin, E. (2005). *L'inversion de la question homosexuelle*. Paris: Éd Amsterdam.
- Foucault, M. (1976). *La volonté de savoir. Histoire de la sexualité*. Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1910). *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Paris: Folio bilingue Gallimard (1991).
- Freud, S. (1920). Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine. In *Névrose, psychose et perversion* (pp. 245–270). Paris: PUF (1973).
- Gabarron-Garcia, F. (2018). *L'héritage politique de la psychanalyse. Pour une clinique du réel*. St-Michel de Vax: La lenteur.
- Hocquenghem, G. (1972). *Le désir homosexuel*. Paris: Fayard (2000).
- Irigaray, L. (1974). *Speculum*. Paris: Minuit.
- Lacan, J. (1967). Proposition de 67. In J. Lacan (Ed.), *Autres écrits*. Paris: Seuil (2001).
- Laufer, L. (2014). Ce que le genre fait à la psychanalyse. In L. Laufer & F. Rochefort (Eds.), *Qu'est-ce que le genre ?* Paris: Payot.
- Laurent, E. (2016). *L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*. Paris: Navarin.
- Le Corre, L. (2017). *L'homosexualité de Freud*. Paris: PUF.
- Leguil, C. (2015). *L'être et le genre*. Paris: PUF.
- Melman, C. (2007). Édito. *La Revue Lacanienne*, 4(4), 9–10. <http://dx.doi.org/10.3917/rl.074.0009>
- Mitchell, J. (1974). *Psychanalyse et féminisme*. Paris: Éd. des femmes (1975).
- Preciado, P. (2020). *Je suis un monstre qui vous parle*. Paris: Grasset.
- Rubin, G. (2010). *Surveiller et jouir*. Paris: Epel.
- Saez, J. (2005). *Théories queer et psychanalyse*. Paris: Epel.
- Safouan, M. (2010). « L'analyste ne s'autorise que de lui-même » : Sens de ce principe et ses répercussions institutionnelles. *Figures de la Psychanalyse*, 20(2), 11–18. <http://dx.doi.org/10.3917/fp.020.0011>
- Sedgwick, E. K. (1990). *Épistémologie du placard*. Paris: Éd. Amsterdam (2008).
- Winter, J. (2010). Homoparentalité et refus du réel. *Études*, 412(5), 607–615. <http://dx.doi.org/10.3917/etu.4125.0607>
- Wittig, M. (2001). *La pensée Straight*. Paris: Balland.
- Woolf, V. (1931). Les vagues. In *Romans et nouvelles*. Paris: Stock, La pochothèque (1974).
- Zizek, S. (2018). *Sexualité en travaux*. Paris: Éd Michèle.